

**Zeitschrift:** Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse  
**Herausgeber:** Aînés  
**Band:** 12 (1982)  
**Heft:** 4

**Artikel:** Pâques de gloire  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-829249>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 16.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

auquel dispenser les trésors de tendresse et de caresses, légitimes et magnifiques à tout âge. Car je le répète, il n'y a pas d'âge pour l'amitié, l'amour, la tendresse, il s'agit simplement d'adapter l'expression de ces (ses) sentiments aux possibilités de son âge, d'avoir le courage et la simplicité d'assumer pleinement et joyeusement son âge.

Ainsi il n'y a pas de fin pour l'amour. Les couples, qui ont le privilège de vieillir ensemble, retrouvent une plénitude nouvelle dans l'expression de leur amour, en se comprenant toujours mieux, en formant toujours mieux cette unité donnée au départ par Dieu. Les couples qui se forment sur le tard découvrent ou redécouvrent, après la solitude, la richesse d'une présence, la douceur d'être compris, la fécondité d'une intense communion, le privilège de n'être plus seuls. Quel que soit son âge, et le septuagénaire que je suis vous le dit avec conviction et en toute foi, l'homme sera toujours fait pour aimer et être aimé.

Jean-Rodolphe Laederach,  
pasteur, Peseux

## Pâques de gloire

*La parole a été faite chair et nous avons contemplé sa gloire.*

Ev. Jean 1:14

O Christ, toi le Seigneur,  
Toi, ma chair et mon sang  
A toi nos clairs élans  
D'adorante ferveur.

Quand sous le faix, je ploie  
Eclat de la splendeur,  
Mon rempart et ma joie  
Rends-moi plus que vainqueur.

Toi, mon espoir, mon Etre,  
Te vêtant de moi-même  
Tu me fais apparaître  
Pur reflet de toi-même.

Effaçant, tu réparas  
Mon lourd passé lointain,  
Plus rien ne nous sépare...  
Déjà je t'appartiens.

Demain, je te verrai  
— Transparent face à face  
Irradié de grâce —  
Tout à toi, je serai.

Parole de victoire,  
Toi, ma félicité,  
Emplis-moi de la gloire  
De ton éternité!

Traduit très librement de l'allemand,  
d'après Paul Gerhardt, 1607–1674,  
par F. J.)

**Paris  
au fil  
du temps**



Annette Vaillant

## Epicerie anglaise et aquarelles- surprise

Au début de l'hiver, un de nos grands magasins parisiens avait proposé — en guise de quinzaine britannique — «Les Boutiques de Londres», et l'on y trouvait un peu de tout: meubles victoriens, papeterie, porcelaines, lainages, thés variés, pudding traditionnel, et ces petits sachets dont la senteur persiste entre les piles de linge — draps ou mouchoirs — pendant des années.

Comme appât culturel à cet ensemble, une salle à l'écart des rayons commerciaux recélait quelques œuvres d'art: des tableaux prêtés par la Royal Academy et dont le clou était un Turner. Un Turner hélas plutôt sombre, avec, juste au sommet de la toile, le rougeoement sourd d'une touche crépusculaire. Je m'en rentrai donc sans avoir reçu le coup de foudre provoqué presque toujours par un face-à-face avec Turner, mais chargée, plus prosaïquement, d'un pot de marmelade d'orange, de deux tranches extra minces de saumon fumé d'Ecosse, le tout (excusez du peu!) dans un sac en papier réclame. J'y avais ajouté un bouquet de fleurs séchées comme on ne sait les composer — avec une irrésistible poésie mièvre — qu'en Angleterre.

A quelque temps de là allait s'ouvrir, rue des Francs-Bourgeois, au Centre culturel du Marais, l'exposition *Turner en France* dont la publicité, de bouche à oreille, ferait courir et piéterne tout Paris. Je dis bien piéterner, car les visiteurs allaient accepter, pour y pénétrer, de faire la queue dehors pendant une heure et demie. La présenta-

tion insolite ajoutait son piment au désir de voir deux cents aquarelles destinées à être réunies dans le nouveau musée Turner en construction à Londres et d'où ces petits joyaux ne sortiront jamais plus. Après avoir montré aux Parisiens des expositions superbes, toujours spectaculaires — celles consacrées aux Ballets russes, à Albert Dürer, à Goya, à Hokusai — les organisateurs de Turner en France ont voulu mettre le public en condition, et après qu'il eut battu la semelle, lui faire subir quelques épreuves initiatiques... Tout le monde n'apprécierait pas cette mise en scène symbolique au goût de canular. Il s'agissait en effet, après avoir gravi l'escalier raide, de s'enfoncer dans la pénombre d'une sorte de jardin Zen aux cendres râties, et de trébucher sur un gué étroit (en méditant?) avant d'atteindre la station du train fantôme avec ses wagons de style caisses à savon. Court trajet pour aboutir au saint des saints. Ouf! Que la lumière soit. Et enfin elle éclaire à ravir la suite de chefs-d'œuvre, petits par la taille mais d'une beauté divine, dus au plus grand peintre anglais du XIX<sup>e</sup> siècle: William Turner.

En 1802, il a 27 ans et il vient pour la première fois en France. Il découvre la Savoie. Dans ses croquis, dans ses dessins d'alors, on reconnaît des lieux qui n'ont pas changé depuis. Crayon, lavis, gouache blanche sur le papier gris. Le Mont-Blanc, la vallée de Chamonix aux sapins noircis à l'encre de Chine, les sources de l'Arveiron, la Mer de Glace. En haut d'un col, la diligence arrêtée par la chute d'un torrent grossi sous l'orage. Chaos dramatique des Alpes.

Turner a choisi des papiers de couleur — bleus, verts — où se jouent les roses de ses aquarelles irisées. Trente ans après les montagnes, il s'éprendra du val de Loire: ruban saphir de la Loire. Blois, Amboise, Jardin de la France, villes égrenées. Paysages précis comme des miniatures pour contes de fées. Puis vient la Normandie. A Rouen, Turner trace avec ses pinceaux les plus fins une façade de la cathédrale. Il voit se lever le soleil sur Le Havre et c'est le couchant qui se reflète dans les flaques de la marée basse, à Calais.

Turner, visionnaire romantique dont le langage pictural intègre les formes à la lumière, est mort en 1851.

A Londres, où Claude Monet et Pissarro se sont réfugiés pendant la guerre de 1870, Monet va découvrir Turner. La magie de ses toiles l'ensorcille, mais c'est seulement en 1872 qu'il peindra, au Havre, *Impression soleil levant* qui va faire naître le mot «impressionnisme».

A. V.